

« Finançons les études littéraires »

Raymond Michel

Université Paul-Verlaine, Metz, CELTED EA 3474

Il n'est pas aisé, aujourd'hui – mais cela a, peut-être, sinon sûrement, été toujours le cas – de parler de littérature, et plus précisément d'études littéraires, tant elles sont considérées, à notre époque, comme peu légitimes que ce soit au regard des champs scientifiques et techniques qu'au regard des exigences de rentabilité d'une société libérale, vouée à la production et à la circulation de richesses marchandes. Pour s'en convaincre, il suffit de se souvenir du véritable feuilleton qu'ont produit les démêlés de Nicolas Sarkozy⁽¹⁾ avec *La Princesse de Clèves* et avec « la littérature ancienne » (*sic*). La première fois, c'est le 23 février 2006. Le chef de l'UMP tient une réunion publique devant les militants de son parti réunis à Lyon et prononce un discours qui a pour objet de défendre et illustrer sa politique (Europe, Turquie, statut fiscal du PACS). Il repose soudain les feuillets de son texte et s'adresse sans façons à ses fidèles : « Voilà que j'avais préparé un discours, eh bien je vais le mettre de côté parce lorsque l'on est avec tant d'amis [...] on se doit de parler avec le cœur et pas avec un texte. Je vais donc parler très librement... » C'est ce qu'il fait ; et, avec l'art de l'improvisation qui le caractérise, après une digression sur l'enseignement, sur le ton de la confiance, il raconte :

Dans la fonction publique, il faut en finir avec la pression des concours et des examens. L'autre jour, je m'amusais, on s'amuse comme on peut, à regarder le programme du concours d'attaché d'administration. Un sadique ou un imbécile, choisissez, avait mis dans le programme d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves*. Je ne sais pas si cela vous est souvent arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de *La Princesse de Clèves*... Imaginez un peu le spec-

(1) Voir : <http://passouline.blog.lemonde.fr/2008/04/16/le-president-veut-il-la-peau-de-la-princesse/>

tacle ! En tout cas, je l'ai lu il y a tellement longtemps qu'il y a de fortes chances que j'aie raté l'examen.

On imagine, en tous les cas, comment la salle a dû s'esclaffer bruyamment à l'écoute d'une telle anecdote, « bien démagogique » – il faudrait d'ailleurs vérifier la véracité des faits sur lesquels elle se fonde, mais peu importe ici. La deuxième fois, c'est lors d'un entretien publié dans le quotidien gratuit *20 minutes* du 16 avril 2007, qui porte sur le financement des études littéraires :

Vous avez le droit de faire de la littérature ancienne, mais le contribuable n'a pas forcément à payer vos études de littérature ancienne si au bout il y a 1000 étudiants pour deux places. Les universités auront davantage d'argent pour créer des filières dans l'informatique, dans les sciences économiques. Le plaisir de la connaissance est formidable, mais l'État doit se préoccuper d'abord de la réussite professionnelle des jeunes.

Que faut-il entendre par « littérature ancienne » ? *La Princesse de Clèves* (1678) en fait-elle partie ? Passons ; et portons notre attention sur une troisième intervention du chantre de la modernité, à savoir sa déclaration sur « La modernisation des politiques publiques et la réforme de l'État, à Paris, le 4 avril 2008 ⁽²⁾ ». L'orateur ne cache pas ses « goûts » artistiques : « J'ai vu que l'on s'était occupé du bâtiment sur la Seine. Ce truc vert que l'on a collé dessus, cela doit être de l'architecture. Chacun ses goûts » ; et il enfonce le clou :

Les premières victimes de l'organisation actuelle, ce sont les fonctionnaires. Innombrables sont ceux qui m'ont dit : A quoi ça sert qu'on se donne du mal, on a l'impression que tout le monde s'en moque ! Et la qualité de vie d'un fonctionnaire, ça compte aussi. C'est tout ce que nous engageons [...] sur la mobilité, sur la reconnaissance du mérite, sur la valorisation de l'expérience, sur la possibilité pour quelqu'un d'assumer sa promotion professionnelle sans passer un concours ou faire réciter par cœur *La Princesse de Clèves* ! Ça compte aussi dans la qualité de vie d'un fonctionnaire.

Ces propos, en soi, pourraient ne pas porter à conséquence et, à la rigueur, faire sourire, dans la mesure où ils référerait, peut-être, à des mauvais souvenirs scolaires vécus par leur auteur. Mais, ils sont, aussi, révélateurs du peu d'estime que, au plus haut niveau de l'État, on porte aux études littéraires. De plus, ils sont congruents avec d'autres phénomènes qui vont dans le même sens : la dévaluation des études littéraires tant dans le secondaire (la série L, au lycée, semble réservée, à quelques exceptions près, aux élèves qui ne peuvent suivre un cursus en S) que dans le supérieur (voir le peu d'engouement des étudiants pour entreprendre des études de lettres et le choix par défaut d'une grande partie de ceux qui les suivent) ⁽³⁾. Une telle situation pourrait expliquer la légitime morosité qui gagnerait le didacticien en littérature, acculé à défendre son territoire et son gagne-pain – morosité qui fait écho à l'ennui que connaissent certains élève

(2) Voir : <http://discours.vie-publique.fr/texte/087001045.html>.

(3) La nouvelle mouture des CAPES de lettres modernes et de lettre classiques, élaborée dans le cadre de la mastérisation des métiers de l'enseignement, montre à quel point les finalités et les objectifs des études littéraires sont floues – pour rester dans l'euphémisme – et pourrait fonder, à juste titre, l'impression que l'on aurait qu'« elles ne servent pas à grand chose ».

et certains étudiants pendant un cours de littérature. Mais, il peut, aussi, passer à l'offensive, comme l'y invite le livre d'Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*⁽⁴⁾. Ce livre a pour ambition « de comprendre à quoi peuvent servir les études littéraires au sein des évolutions actuelles de nos formes sociales » et nous invite à « envisager ce que même les barbares pourraient gagner à lire *La Princesse de Clèves* » ; il s'agit pour l'auteur :

[...] de montrer [...] en quoi les pratiques de lecture et d'interprétation, mises en jeu par l'étude de la littérature (ancienne), méritent d'être replacées en plein cœur – et non dans les marges oisives et négligeables – des dispositifs contemporains de production des richesses. [Et de soutenir] que le financement des études littéraires mérite de constituer un investissement prioritaire pour quiconque veut « maximiser la croissance » du PIB d'une « république moderne »⁽⁵⁾.

Il me semble que cet ouvrage mériterait une diffusion et une discussion élargie au sein de tous ceux qui se préoccupent des études littéraires, tant il ouvre des horizons nouveaux dans l'approche de la littérature. C'est ce que je voudrais faire, ici, très succinctement, en prenant le risque de trahir et de simplifier quelque peu la richesse de la réflexion d'Yves Citton. Aussi ma présentation est-elle à prendre plus comme une invitation à la lecture et au commentaire critique de cet ouvrage – véritable bouffée d'air et d'intelligence dans la grisaille théorique actuelle – que comme un résumé exhaustif et fidèle des thèses de l'auteur. J'évoquerai, d'abord, le cadre général de la réflexion d'Yves Citton, puis ses enjeux politiques, et enfin quelques pistes didactiques qu'impliquent ses prises de position.

Un plaidoyer pour les lectures actualisantes

Pour une vision d'ensemble de l'ouvrage je renvoie à l'introduction d'Yves Citton, dont le texte intégral est reproduit dans l'atelier de *Fabula*⁽⁶⁾ ; je me contenterai, ici, de citer la quatrième de couverture qui montre bien les enjeux de ce livre :

Pourquoi étudier aujourd'hui des textes littéraires rédigés il y a plusieurs siècles ? Pour quoi faire ? On répondra à ces questions en proposant un plaidoyer pour les lectures actualisantes, qui cherchent dans les textes d'hier de quoi réfléchir sur les problèmes d'aujourd'hui et de demain. Ce plaidoyer proposera en fait cinq livres reliés en un seul : une théorisation rigoureuse des méthodes, des enjeux et des limites du geste actualisateur ; un essai d'ontologie herméneutique, qui fait de l'activité de lecture le modèle de constitution de notre réalité humaine et sociale ; une tentative de cartographie des principaux changements sociétaux en cours, destinée à situer le rôle nouveau que sont appelées à jouer les activités d'interprétation ; une prise de position politique dénonçant les angles morts et les

(4) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007. Sauf avis contraire, les italiques dans les citations de l'ouvrage que je fais sont toujours de l'auteur.

(5) *Ibid.*, p. 24.

(6) http://www.fabula.org/atelier.php?Lire_interpreter_actualiser.

perspectives étriquées du néo-conservatisme dominant ; un ouvrage de vulgarisation, visant à faciliter l'accès aux problématiques actuelles de la théorie littéraire, de la réflexion herméneutique et des multiples nœuds qui unissent biopolitique, capitalisme cognitif et économie des affects. Cette démonstration articulée en 14 chapitres et scandée par 58 thèses succinctes invite son lecteur à conclure que, loin d'être condamnées à rester une discipline poussiéreuse, les études littéraires peuvent devenir le lieu d'une indiscipline exaltante, en plein centre des débats les plus brûlants de notre actualité.

Au-delà de sa force revigorante et optimiste, cet ouvrage présente de multiples intérêts pour toute personne qui a souci de l'herméneutique littéraire et de sa didactique. Pour aller à l'essentiel, dans le cadre de cette réflexion, j'aimerais en dégager deux : 1/ Un élargissement salutaire des références théoriques qui fondent les études littéraires ; 2/ La mise en perspective théorique et pratique d'une notion centrale, la *lecture actualisante*.

« Fabriquer des intercesseurs »

Yves Citton entreprend, tout d'abord, une véritable déconstruction des vieilles lunes – bien connues, mais qui persistent sous des oripeaux plus ou moins subtils, plus ou moins « modernes » et « scientistes » – qui entravent de fait tout travail herméneutique engageant et passionnant. Je cite, pour mémoire et sans souci d'exhaustivité et de hiérarchie : l'hégémonie toujours recommencée de l'histoire littéraire ; l'intangibilité du texte et son antériorité sur sa lecture ; le « sens » caché d'une œuvre qu'il faudrait retrouver au-delà de la surface du texte ; la sujétion et le recours en dernière instance à l'intention (consciente ou non) de l'auteur ; le littéralisme obligatoire couplé à l'étude « objective » des structures textuelles ; le choix hypostasié du générique contre la singularité de l'œuvre conçue, alors, comme pure échantillon de sa classe ; la forclusion du corps et de la subjectivité du sujet lisant, etc.

Pour rompre avec ces présupposés qui ne peuvent conduire qu'à des apories irréductibles, Yves Citton s'appuie sur trois courants de pensée, qu'il concilie sans problème : d'une part, le pragmatisme américain (Stanley Fish, Richard Rorty...) ; d'autre part, la galaxie du néospinozisme des multitudes (Paolo Virno, Gilles Deleuze, Gilbert Simondon, Laurent Bove, Antonio Negri...) ; et, enfin, l'ontologie d'Alain Badiou. Il faudrait citer, aussi, des auteurs comme Luis Prieto, Jacques Rancière, Jean-Marie Schaeffer, Thomas Pavel, Dominique Maingueneau, Iouri Lotman, Laurent Jenny, Marc Escola, Lubomir Dolezel, Jean Baudrillard, Mikhaïl Bakhtine... Une telle liste, dont on pardonnera le caractère très sommaire et l'effet de fouillis qu'elle produit, n'a que l'ambition d'exhiber les référents théoriques d'Yves Citton et d'insister sur la pluralité des champs qu'il convoque (philosophie, linguistique, sociologie, anthropologie...). Cet éclectisme théorique est revendiqué, explicitement, par l'auteur, puisque selon lui toute *condition* de pensée et toute *conviction* s'inscrivent dans une *condition* : « je ne parle qu'avec la voix d'un autre⁽⁷⁾ ». Et l'un des mérites de cet ouvrage, à coup sûr, est bien de constituer une première introduction – toujours très claire, pertinente et engageante – à ces théoriciens, dont la lecture des œuvres ne

(7) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 311.

peuvent qu’être profitable à celui qui tente de penser, d’une façon rigoureuse et créative, ce que recouvre l’expérience littéraire. Car comme aime à le répéter Gilles Deleuze :

Ce qui est essentiel, c’est les intercesseurs. La création, c’est les intercesseurs. Sans eux il n’y a pas d’œuvre. Ça peut être des gens – pour un philosophe, des artistes ou des savants, pour un savant, des philosophes ou des artistes – mais aussi des choses, des plantes, des animaux même, comme dans Castaneda. Fictifs ou réels, animés ou inanimés, il faut fabriquer ses intercesseurs. C’est une série. Si on ne forme pas une série, même complètement imaginaire, on est perdu. J’ai besoin de mes intercesseurs pour m’exprimer, et eux ne s’exprimeraient jamais sans moi : on travaille toujours à plusieurs, même quand ça ne se voit pas. A plus forte raison quand c’est visible [...] ⁽⁸⁾.

Yves Citton nous aide à fabriquer nos intercesseurs, et il en est l’un d’eux.

La lecture actualisante

Yves Citton substitue aux approches « traditionnelles », fondées sur une conception causaliste et substantielle de la signification d’un texte littéraire – toujours déjà-là, figée en amont, mais cependant cachée et tue –, les puissances de l’*interprétation active* produite par les jeux collectifs de l’interlocution littéraire. La lecture est pensée, ici, comme une activité pleine et entière. En effet, le « lecteur projette ses préconceptions et ses préjugés sur l’œuvre », et ce :

[...] au moins dans trois registres : celui de l’*encyclopédie* à travers laquelle le lecteur investit l’œuvre d’un contenu cognitif, celui de la *sensibilité affective* qui le conditionnera à sélectionner tels mots plutôt que tels autres en faisant porter sur eux son attention et sa rétention mémorielle, et celui de la *synthétisation figuratrice* qui l’amène à projeter sur le texte une forme anticipée de complétude (une *Gestalt*), soit une hypothèse de cohérence d’ensemble et de hiérarchisation des niveaux interprétatifs, rendant compte de l’œuvre saisie comme un tout ⁽⁹⁾.

Ces jeux de projection interprétative ⁽¹⁰⁾ – il s’agirait donc moins de lire des textes littéraires que de *lire littérairement des textes* – ne trahissent pas le

(8) Gilles Deleuze, « Les Intercesseurs », *L’Autre Journal*, n° 8, octobre 1985, entretien avec Antoine Dulaure et Claire Parnet ; repris dans *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990. Voir aussi, p. 7 : [http://bibliolibertaire.org/Textes/Gilles Deleuze=Les intercesseurs.pdf](http://bibliolibertaire.org/Textes/Gilles%20Deleuze=Les%20intercesseurs.pdf).

(9) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 299-300.

(10) Yves Citton exploite à ce propos la fable expérimentale racontée par Stanley Fish, dans *Quand lire, c’est faire. L’autorité des communautés interprétatives*, trad. D’E. Dobenesque, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007. Le professeur Fish enseigne dans la même classe deux cours consécutifs, l’un sur la théorie littéraire, l’autre sur la poésie littéraire anglaise du 17^es. À la fin du premier cours, il avait écrit, sur le tableau, en guise de bibliographie à lire, une petite liste de noms de linguistes et de critiques ; après avoir encadré cette bibliographie, il présente au deuxième groupe cette liste comme un poème religieux du type de ceux qu’ils avaient déjà étudiés et leur demande de l’interpréter comme tel. La machine à interpréter se met en route, et les étudiants font preuve d’imagination pour rendre cohérent ce « poème ». Ce qui amène Stanley Fish à conclure que « l’interprétation n’est pas un art de la compréhension, mais de la construction. Les interprètes ne décodent pas les poèmes : ils les font » (Je souligne).

« sens » (authentique, originel, objectif) d'une œuvre, et la « littérarité » d'un texte ne dépend pas de marqueurs (linguistiques, textuels, ou sémiotiques) indépendants de tout choix, mais « d'une *projection* opérée par le lecteur [...] qui accommode le matériau textuel conformément à une certaine "recette de cuisine", en sorte qu'il satisfasse le goût que nous avons développé pour la littérature⁽¹¹⁾. ». Mais cette projection n'est en rien purement subjective et solipsiste ; car Stanley Fish montre que tout lecteur appartient à une (ou des) *communauté(s) interprétative(s)* qui structurent et normalisent les compétences herméneutiques de l'interprète. Il n'y a donc pas, à proprement parler, d'interprétation « fausse » par rapport à un sens « objectif » du texte, mais des interprétations plus ou moins acceptables au sein de la communauté interprétative dans laquelle se tient le lecteur. Aussi peut-on parler « de limites à l'interprétation », cependant « elles ne sont [...] pas à situer dans ce qu'imposerait le texte lui-même, mais dans les normes qui définissent le fonctionnement des communautés interprétatives⁽¹²⁾. »

Une telle conception de l'acte de lecture amène Yves Citton à redessiner les contours de l'acte herméneutique. Traditionnellement, on considère que le lecteur (récepteur passif, qui se pose des questions) doit être à l'écoute du texte (émetteur actif, qui affirme) qui lui fournirait les réponses aux questions qu'il se pose – on parlera ainsi de la « sagesse » ou des « valeurs » de tel ou tel texte. En fait, signale Yves Citton, il faut considérer la lecture comme

[...] une activité projective répartie en deux moments extrêmes d'un mécanisme en trois temps : d'abord interroger le texte à partir de certaines questions considérées comme pertinentes (on commence par interroger sous couvert d'écouter) ; puis observer les déformations-réformations à travers lesquelles le texte nous renvoie nos questions ; enfin proposer une systématisation de ce qui nous revient du texte, en élaborant des assertions interprétatives (à travers lesquelles on finit par « répondre sous couvert d'interroger »)⁽¹³⁾.

Questions du lecteur, diffraction du questionnement par le texte et assertion interprétative de la part de ce lecteur sont les bases du dialogue – l'*interlocution littéraire* – que le lecteur entretient avec le texte. C'est cette dialectique qui explique « l'interrogation infinie dont se nourrit la vie littéraire⁽¹⁴⁾ ». Il faut préciser, néanmoins, que :

L'interrogation littéraire consiste moins en un échange de questions et de réponses contradictoires autour d'un thème ou d'une idée donnée qu'en la réorientation d'un vocabulaire sous l'éclairage d'un autre vocabulaire coexistant au sein du plurilinguisme social, avec pour effet privilégié de court-circuiter les débats antérieurs en instaurant un nouveau plan de référence, permettant ainsi de réévaluer l'importance (ou l'inintérêt) des positions en présence⁽¹⁵⁾.

C'est sur de telles bases qu'Yves Citton est amené à définir une *lecture actua-*

(11) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 63.

(12) *Ibid.*, p. 300.

(13) *Ibid.*, p. 68.

(14) *Ibid.*, p. 300.

(15) *Ibid.*, p. 300.

lisante. En fait, il faut bien voir que toute l'histoire de l'herméneutique a été parcourue par une telle conception. On se souvient, par exemple, de la place que Gadamer accorde à cette problématique de l'*application* dans sa réflexion⁽¹⁶⁾. En effet, la définition et la place d'une telle démarche paraît incontournable dans l'interprétation, *hic et nunc*, des textes juridiques (comment « appliquer » la loi ?) et des textes religieux (comment « appliquer » le message transmis par les textes sacrés ?). Pour sa part, Paul Ricœur⁽¹⁷⁾ se situe bien dans un tel horizon lorsqu'il distingue ses trois « *Mimesis* », à savoir : *Mimesis I*, la « Préfiguration » (le temps vécu, pré-narratif) ; *Mimesis II*, la « Configuration » (le temps du récit, le temps de la *diegesis*, de la mise en intrigue) ; *Mimesis III* : la « Reconfiguration » (temps de la reconstruction, qui s'opère, dans la lecture, par la confrontation du « monde du texte » et du « monde du lecteur »). Yves Citton, quant à lui, définit très précisément ce qu'il entend par une interprétation *actualisante* :

Une interprétation littéraire d'un texte ancien est *actualisante* dès lors que a) elle s'attache à exploiter les virtualités connotatives des signes de ce texte, b) afin d'en tirer une modélisation capable de reconfigurer un problème propre à la situation historique de l'interprète, c) sans viser à correspondre à la réalité historique de l'auteur, mais d) en exploitant, lorsque cela est possible, la différence entre les deux époques (leur langue, leur outillage mental, leurs situations socio-politiques) pour apporter un *éclaircissement dépayant sur le présent*⁽¹⁸⁾.

On pourrait illustrer cette conception, en rappelant, rapidement, un des exemples que traite Yves Citton : *La Chevelure*⁽¹⁹⁾ de Maupassant. « Les dimensions proprement littéraires de cette nouvelle », note Yves Citton, tiennent au fait « que le texte confond [...] (au sens précis de “fusionne ensemble”) [...] sous le même terme de *possession* [...] des réalités – qui n'ont rien à voir entre elles du point de vue de nos pratiques quotidiennes – que sont a) la propriété légale,

(16) Hans-Georg Gadamer, *Vérité et Méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, trad. D'E. Sacre, Paris, Le Seuil, 1976/1996.

(17) Paul Ricœur, *Temps et récit. Tome I : L'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil, 1983 ; *Temps et récit. Tome II : La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Le Seuil, 1984 ; *Temps et récit. Tome III : Le temps raconté*, Paris, Le Seuil, 1985. On peut s'interroger sur l'absence de toute référence à Paul Ricœur dans la réflexion d' Yves Citton ; de même sur le peu de place accordée à Jacques Derrida.

(18) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 305. Je souligne.

(19) On peut, par souci de compréhension, proposer un rapide résumé, purement dénotatif, de cette nouvelle. Dans un asile, un médecin discute avec le narrateur du cas de « *folie érotique et macabre* » d'un malade qui s'était pris d'une passion pour une chevelure trouvée dans un vieux meuble. Le médecin fait lire au narrateur le journal intime du « fou », qui raconte qu'il menait une existence paisible, entièrement tournée vers le passé car, reconnaît-il, il était « *possédé par le désir des femmes d'autrefois* ». Tout bascule dans sa vie lorsqu'il achète un meuble italien du XVII^e siècle, qu'il ne se lasse pas de contempler et de manier. Il réussit à ouvrir un tiroir secret qui recèle une magnifique chevelure de femme qui, très rapidement, va l'obséder : « *Je la buvais, je noyais mes yeux dans son onde dorée* ». Véritablement halluciné, il en vient à recomposer le corps de celle que ses rêves fous venaient d'évoquer du néant. Un beau jour, la femme porteuse de cette « *énorme natte de cheveux blonds* » lui rend visite, et il croit la tenir, la posséder : « *Oui, je l'ai eue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle Morte, l'Adorable, la Mystérieuse, l'Inconnue, toutes les nuits* ». Mais, s'aventurant « avec elle » à l'extérieur, on le prend pour un fou et on l'enferme dans l'asile. Devant ce cahier, le narrateur se sent « *le cœur battant de dégoût et d'envie* ».

b) l'aliénation mentale, et c) le rapport sexuel ». La force du texte de Maupassant tient donc à la manière dont il use de « la puissance propre de la *connotation*⁽²⁰⁾ », car précise Yves Citton, à la suite de Luis J. Prieto⁽²¹⁾ « l'approche connotative consiste à aborder la communication non pas en fonction de l'information que veut transmettre l'émetteur dans telle situation de parole singulière (le sens), mais en fonction du signe utilisé pour transmettre ce sens, c'est-à-dire en fonction de tout ce qui peut être dit d'autre ("con-noté") en utilisant ce signe (ce qui constitue son signifié). » En effet, « la communication littéraire repose [...] essentiellement sur *l'exploitation simultanée de ces virtualités connotatives*, qui appartiennent le plus souvent au registre de la figuralité discursive de Laurent Jenny ». Cet « excès de la signification (rendu possible par l'interaction mécanique des signes) sur le sens dénотatif⁽²²⁾ » permet donc de rapprocher et de contaminer des réalités que la *doxa* dominante s'efforce de séparer : l'argent, le sexe, la folie. On comprendra qu'il n'est pas utile, ici, d'insister sur le fait que le lecteur de 2010 devrait se sentir concerné par ce texte de Maupassant, même s'il appartient à la « littérature ancienne »⁽²³⁾. À l'évidence : *de te fabula narratur*. On voit donc que l'intérêt éthique d'une littérature actualisante se situe exactement dans le fait qu'elle recèle des enjeux essentiels pour l'existence humaine et la vie collective, car elle permet de croiser herméneutique littéraire et ontologie politique.

Enjeux politiques du travail herméneutique

L'ouvrage d'Yves Citton a le mérite de montrer, aussi, qu'il nous est possible de concilier actualisation socio-politique et « belle-lettrisme », tout en nous donnant les moyens théoriques d'habiter au mieux cet entre-deux. En effet, il existe une *politique de la littérature*, qui, comme le signale Jacques Rancière, ne concerne ni « la politique des écrivains [...], leurs engagements personnels dans les luttes politiques de leur temps », ni « la manière dont ils représentent dans leurs livres les structures sociales, les mouvements politiques ou les identités diverses ». Car,

[l'] expression « politique de la littérature » implique que la littérature fait de la politique en tant que littérature [...] dans ce découpage des espaces et des temps, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit. Elle intervient dans ce rapport entre des pratiques, des formes de visibilité et des modes du dire qui découpe un ou des mondes communs⁽²⁴⁾.

(20) Yves Citton utilise le mot « connotation » dans le sens que lui donne Luis J. Prieto : « exploitation du fait qu'un même signe peut être utilisé pour se référer à des réalités très différentes entre elles, et sollicitation de cette capacité linguistique afin de proposer, à travers la coïncidence suggérée par le signe, des rapprochements et des contaminations entre ces réalités elles-mêmes. » (Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 338).

(21) Luis J. Prieto, *Études linguistiques et de sémiologie générale*, Genève, Droz, 1975.

(22) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 122-123.

(23) L'actualité « footballistique » de ce mois d'avril 2010 est là pour en témoigner (cf. l'affaire Ribéry et consorts ; *Rue 89* publie un article tout à fait significatif à ce sujet : « Pourquoi ces footballeurs vont voir des prostituées ? »).

(24) Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 11 et 12.

Les réflexions d'Yves Citton entrent en écho avec les préoccupations de l'auteur du *Partage du sensible*⁽²⁵⁾. Aussi me paraît-il utile de signaler, rapidement, sinon caricaturalement, quelques enjeux politiques, au sens rancien de ce terme, pointés par Yves Citton, qui justifient qu'il faille financer les études littéraires « si nous voulons mieux comprendre les modèles d'individuation et de socialisation qui régissent notre devenir, et si nous voulons permettre à nos formations sociales de produire des sujets capables de se donner des valeurs épanouissantes et réfléchies⁽²⁶⁾. »

Une autonomie critique

Une telle conception de l'activité herméneutique permet aux lecteurs de retrouver une certaine autonomie critique. Ceux-ci, dès lors, peuvent envisager de prendre leurs distances et de rompre avec tous les « gardiens du sens », attachés à la monovalence et à l'objectivité scientiste. Cette autonomie a pour corollaire l'indépendance énonciative, à savoir la capacité pour chacun de pouvoir poser « la question du sens des textes » et de « s'emparer du pouvoir de poser les questions qui comptent, plutôt [que de] se contenter de répondre à celles qu'aura formulées autrui (en fonction de ses pertinences propres)⁽²⁷⁾. » En effet, lire littérairement un texte passe par la sensibilisation aux propriétés connotatives de tout écrit, comme on l'a vu pour *La Chevelure* de Maupassant, et par une quête des agrammaticalités du texte qu'on peut articuler au sein d'un « surcodage disruptif ». *Antaxe, disruption, surcodage, diagrammatisation*⁽²⁸⁾ telles sont les opérations qui permettent de faire de chaque texte littéraire le site privilégié de ce que Jacques Rancière appelle une *reconfiguration du sensible*, c'est-à-dire :

[...] une autre puissance de signification et d'action du langage, un autre rapport des mots aux choses qu'ils désignent et aux sujets qui les portent. C'est, en bref, un autre sensorium, une autre manière de lier un pouvoir d'affection sensible et un pouvoir de signification. Or, une autre communauté du sens et du sensible, un autre rapport des mots aux êtres, c'est aussi un autre monde commun et un autre peuple⁽²⁹⁾.

En effet, comme le rappelle Yves Citton, les études littéraires, « en travaillant au reclassement des significations et à la re-partition du sensible » développent une *indisciplinarité* irréductible, qu'on pourrait définir comme :

(25) Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000.

(26) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 304.

(27) *Ibid.*, p. 217.

(28) « *Antaxe* (ou *syntaxe négative*) : ensemble ses règles de disposition interne des parties ou des aspects d'un objet artistique, qui constitue pour le lecteur (spectateur, auditeur) une syntaxe ou grammaire alternative contrevenant aux règles habituelles du genre artistique à travers lequel cet objet était originellement identifié (théorie de Victor Grauer) » ; « *Disruption* : dérangement, trouble, désorganisation » ; « *Surcodage* : opération par laquelle un interprète surimpose un code extérieur au message originel, pour en remotiver la signification » ; « *Diagrammatisation* : esquisse de modélisation qui sert à imposer la restructuration inédite d'une image en la débarrassant des clichés qui l'encombrent dans l'imaginaire commun (notion développée par Gilles Deleuze). » *Ibid.*, pp. 336, 339, 351 et 339.

(29) Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, op. cit., p. 23.

[une] attitude de recherche et de réflexion cherchant non seulement à croiser horizontalement les approches développées par différentes disciplines (comme le fait l'interdisciplinarité), mais aussi à intégrer verticalement les sensibilités et les savoirs développés par chaque individu au sein des différentes sphères de son existence (professionnelle, artistique, citoyenne, religieuse, sportive, etc.).⁽³⁰⁾

Le travail littéraire – auquel, insiste Yves Citton, participent conjointement l'auteur et l'interprète, ce qui explique qu'il faille parler d'*interlocution littéraire* – est donc propice à une reconfiguration disruptive de nos fins et de nos priorités et à une prise de distance critique – du fait même de la confrontation avec l'autre qu'est le texte – par rapport au *vocabulaire final*⁽³¹⁾ dont nous héritons sans nous en rendre compte. Aussi l'interlocution littéraire constitue-t-elle « un site d'expérimentation et de négociation unique pour mesurer et gérer la pluralité linguistique et axiologique du monde qui nous entoure et qui nous constitue⁽³²⁾. »

Des processus de subjectivation inédits contre tous les fondamentalismes

Interpréter un texte c'est aussi vivre une alternance de subjectivations et de désobjectivations au cours desquelles chaque lecteur se construit et tente de rendre son monde habitable. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la Maxime 136 de La Rochefoucauld qu'aime citer Yves Citton : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler d'amour. » Aussi Yves Citton propose-t-il de concevoir les fictions comme « des laboratoires de construction de mondes à venir » et des « usines de retraitement permanent des valeurs⁽³³⁾ ». Il rejoint sur ce point les pragmatistes américains qui nomment *worldmaking*, cette aptitude à produire des mondes. Et sa conception n'est pas sans rappeler les remarques de Paul Ricœur qui voit dans cette « narrativité inchoative » une qualité consubstantielle de « l'homme capable », dans la mesure où chaque texte offre à notre subjectivité lectrice « un monde que [nous pourrions] habiter et dans lequel [nous pourrions] projeter [nos] pouvoirs les plus propres⁽³⁴⁾ ». Il est donc légitime de se poser la question des usages de la fiction, située toujours aux confins de l'imaginaire et du possible. En effet, on peut penser, avec Yves Citton, que, si la fiction a une possible fonction émancipatrice, c'est parce qu'elle

[...] offre au lecteur l'occasion d'une délocalisation qui relève du mode utopique en ce que a) elle constitue un exercice mental sur les possibles latéraux⁽³⁵⁾ à la

(30) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 302 et 343.

(31) « *Vocabulaire final* : terme forgé par Richard Rorty pour désigner, au sein d'un vocabulaire, le sous-ensemble de mots qu'un locuteur ne parvient pas à définir de façon satisfaisante à l'aide d'autres mots ; le vocabulaire final comprend donc les "valeurs" ultimes sur lesquelles reposent la philosophie ou l'idéologie de ce locuteur. » *Ibid.*, p. 352.

(32) *Ibid.*, p. 302.

(33) *Ibid.*, p. 303.

(34) Paul Ricœur, *Temps et récit 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil 1983, pp. 151-152.

(35) « *Latéralisation* : capacité de l'esprit humain à recombinaison des informations reçues par les sens de façon à imaginer des "possibles latéraux" non réalisés, mais que les pratiques hu-

réalité, et en ce que b) elle permet au lecteur d'expérimenter des réagencements affectifs capables de frayer de nouveaux possibles, en une époque où l'économie des affects devient le terrain de lutte central de nos développements sociétaux⁽³⁶⁾.

En effet, la fiction permet ainsi de « tracer progressivement des chemins dirigeant le monde actuel vers certains de ses devenir possibles ». Car elle « nous habitue à conjuguer une *willing suspension of disbelief*⁽³⁷⁾, propre à nous rendre disponibles pour l'invention active d'un autre monde possible, avec une *witty suspicion of all beliefs*⁽³⁸⁾, qui nous encapacite à lutter contre toutes les formes de fondamentalisme – le jeu d'ensemble complexe de cette conjugaison problématique nous aidant à gérer plus prudemment nos croyances⁽³⁹⁾. »

Il n'est donc pas étonnant que Gilles Deleuze soit amené à affirmer que l'écrivain n'est pas « malade, mais plutôt médecin, médecin de soi-même et du monde ». Car :

La santé comme littérature, comme écriture consiste à inventer un peuple qui manque. Il appartient à la fonction fabulatrice d'inventer un peuple. [...] d'un peuple à venir encore enfoui sous ses trahisons et reniements. [...] Précisément, ce n'est pas un peuple appelé à dominer le monde. C'est un peuple mineur, éternellement mineur, pris dans un devenir-révolutionnaire. [...] peuple bâtard, inférieur, dominé, toujours en devenir, toujours inachevé. [...] Kafka pour l'Europe centrale, Melville pour l'Amérique présentent la littérature comme l'énonciation collective d'un peuple mineur, ou de tous les peuples mineurs, qui ne trouvent leur expression que par et dans l'écrivain. Bien qu'elle renvoie toujours à des agents singuliers, la littérature est agencement collectif d'énonciation⁽⁴⁰⁾.

Et en ce sens, si la littérature est délire, ce délire « est la mesure de la santé quand il invoque cette race bâtarde opprimée qui ne cesse de s'agiter sous les dominations, de résister à tout ce qui écrase et emprisonne, et de se dessiner en creux dans la littérature comme processus⁽⁴¹⁾. » La littérature, ainsi conçue, est « création de santé », « invention d'un peuple, c'est-à-dire une possibilité de vie⁽⁴²⁾ ».

Certes, Yves Citton est conscient, aussi, des limites d'une telle vision des étu-

maines peuvent faire advenir (philosophie de Raymond Ruyer). » Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 344.

(36) *Ibid.*, p. 303.

(37) Expression « traduisible littéralement comme une “suspension volontaire de méfiance” », proposée par Coleridge et qui désigne « l'attitude du lecteur-spectateur qui accepte momentanément de croire aux personnages et aux intrigues d'une fiction comme s'il s'agissait de personnes existantes (ce qui le conduit à éprouver des affects de peur ou d'espoir envers eux, et à neutraliser sa méfiance envers des invraisemblances qu'il ne tolérerait pas face à des faits présentés comme réels. » *Ibid.*, p. 353.

(38) Expression « traduisible comme une “suspicion opérée par le jeu des mots envers toute croyance”, qui désigne les habitudes de scepticisme que cultive en nous la pratique des fictions, en nous rendant sensibles aux vertus subversives des jeux de mots (le *Wit* anglais, le *Witz* allemand, le “bel esprit” de l'âge classique) et en nous conduisant à suspecter toute histoire prétendument véridique de relever en réalité de la fable. » *Ibid.*, p. 353.

(39) *Ibid.*, p. 303.

(40) Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, pp. 14-15.

(41) *Ibid.*, p. 15.

(42) *Ibid.*

des littéraires. Car ces dernières sont profondément ambivalentes quant à leurs enjeux politiques. En effet, par exemple, elles oscillent continuellement entre puissance d'autonomie et impuissance grégaire, entre écart radical et renforcement, à l'insu de chaque lecteur, du « partage du sensible » dominant. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer le rôle ambigu que peuvent jouer les « communautés interprétatives ». En effet, cette forme *institutionnelle* qui règle et normalise le travail herméneutique peut recouvrir aussi bien des groupes disciplinaires bureaucratiques et judicateurs, défendant becs et ongles leur légitimité et leur territoire et fonctionnant à l'intimidation et à l'exclusion, que des enclaves de résistance⁽⁴³⁾. Aussi, puisque, très souvent, l'interprétation littéraire a *d'abord* lieu dans une communauté interprétative fortement institutionnalisée, à savoir la salle de classe, me paraît-il essentiel de voir quelles sont les implications didactiques que l'on peut tirer des analyses d'Yves Citton pour « produire des sujets capables de se donner des valeurs épanouissantes et réfléchies⁽⁴⁴⁾. »

« **Scolarisation** »

Bien évidemment, et Yves Citton le revendique volontiers, ses analyses sur l'herméneutique littéraire entrent en écho avec celles de nombreux auteurs, qu'ils soient philosophes, écrivains, historiens ou sociologues. Il en est de même avec les conséquences didactiques qu'il tire de ses thèses, dans un chapitre intitulé « X Scolarisation⁽⁴⁵⁾ ». Il rend, d'ailleurs, volontiers, hommage aux chercheurs et aux praticiens qui ont œuvré dans ce domaine, dans la mesure où il retrouve dans leurs ouvrages des préoccupations très proches des siennes⁽⁴⁶⁾. C'est pourquoi, en ce domaine, il ne faut pas penser le rapport entre la théorie et la didactique en termes d'application mécanique, mais bien en termes de dialogue constructif, qui permet à chacun de se constituer (en s'interrogeant et en interrogeant son « dehors ») dans la différence de l'autre.

Il ne s'agit pas pour moi, ici, d'exposer, dans le détail les propositions d'Yves Citton, mais de relever et de cartographier – afin de les soumettre à la réflexion et

(43) D'un point de vue théorique, pour tenter de dépasser ces apories, Yves Citton a recours, dans un des derniers chapitres de son livre (« XIV Fidélisation »), à l'ontologie d'Alain Badiou (en particulier : *L'Être et l'événement*, Paris, Le Seuil, 1988 ; *L'Éthique. Essais sur la conscience du mal*, Paris, Hatier, 1993 ; *Logiques des mondes. L'être et l'événement 2*, Paris, Le Seuil, 2006), en privilégiant des concepts comme « événement », « fidélité », « incorporation », « site ».

(44) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 231.

(45) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 209-213. Pour chaque section de ce développement, dans la mesure où je suis de près l'analyse d'Yves Citton, les références des citations sont données, globalement, à la fin de chaque argument.

(46) Yves Citton cite entre autres : Patrick Demougin et Jean-François Massol (dir.), *Lecture privée et lecture scolaire : la question de la littérature à l'école*, Grenoble, CRDP, 1999 ; Annie Rouxel et Gérard Langlade, *Le Sujet Lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004 ; Jean-Louis Dufays, Louis Gemmenne et Dominique Ledur, *Pour une lecture littéraire. Histoire, théories, pistes pour la classe*, Bruxelles, de Boeck, 2^e édition, 2005 ; Anick Brillant-Annequin et Jean-François Massol, *Le Pari de la littérature : quelles littératures de l'école au lycée ?*, Grenoble, CRDP, 2005.

à la discussion des didacticiens – les huit registres d’argumentaires qu’il sélectionne. Ceux-ci tentent de répondre à de questions qui taraudent tout didacticien de la littérature : « Pourquoi inscrire l’affabulation littéraire dans le cadre d’une école ? » ; « Quels avantages peut-il y avoir à *scolariser* une expérience qui paraît devoir relever d’une interaction singulière entre un texte et un lecteur ? » ; « Ne suffit-il pas que l’école “joue un rôle premier” et qu’elle en revienne aux fondamentaux (déchiffrage des lettres et phrases (savoir lire) et des chiffres en équations (savoir compter)) ⁽⁴⁷⁾ ? »

MOTIVATION

Il est inutile d’insister sur un fait bien connu et bien établi : « la lecture de textes littéraires (ou la lecture littéraire de textes) n’est pas une pratique spontanée de l’être humain ». Se pose donc la question des besoins de « motivations extérieures pour devenir lecteurs ». On peut estimer que le « système de contraintes disciplinaires mis en place au sein des institutions scolaires peut donc servir à *amorcer la pompe*, avec l’espoir que cela produira des effets de suggestions qui amèneront rapidement le scolarisé à éprouver un plaisir direct (originellement induit, mais ressenti de façon désormais autonome) à ouvrir un roman et à lire un poème. » La première tâche de l’enseignement littéraire serait donc « *de produire de la demande de littérature* ». Mais, il faut ajouter, tout aussitôt, que « cet effet de motivation ne peut jouer que pour autant qu’on présente et qu’on fasse de la lecture littéraire *une expérience de plaisir et d’épanouissement* ». Certes cette expérience exige du travail et elle peut passer par la transmission de savoirs divers, mais elle « doit *d’abord* et toujours capter le *désir* des étudiants ⁽⁴⁸⁾ ».

VACCINATION

« Outre la tâche de motiver à lire, les études littéraires peuvent se fixer un autre objectif à la fois minimal et ambitieux, celui de *vacciner les scolarisés contre les dangers de la superstition*. » Cet objectif est *ambitieux* dans la mesure où chaque individu est jeté, malgré lui et souvent à son corps défendant, dans des récits qui le précèdent et le dépassent ⁽⁴⁹⁾. « Chacun est dès lors toujours superstitieux en ceci ou cela, quel que soit le nombre de cours de littérature qu’il aura pu suivre. » Il n’en reste pas moins que tout enseignement de la littérature doit se fixer comme objectif *minimal* – « minimal parce que relevant d’une logique négative (insuffisante en soi) de *déconstruction* des croyances » – de donner à chacun les moyens de déjouer toutes les « formes de superstitions fondamentalistes » qui menacent nos sociétés. L’objectif essentiel de toute séquence de lecture devrait être celui-ci : « apprendre qu’il ne saurait y avoir de discours de vérité, mais seulement des interprétations qui se présentent comme des discours de vérité », en sapanant « (sinon immédiatement, du moins dans le long terme) la base d’adhésion naïve sur laquelle se construisent les intégrismes de tous ordres ». Comme on l’a montré, ci-dessus, « l’enseignement littéraire constitue un lieu privilégié de ce

(47) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 209.

(48) *Ibid.*, p. 210.

(49) Pour une approche plus politique de la force de l’affabulation, voir : Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Éd. Amsterdam, 2010.

travail de vaccination contre les superstitions, dans la mesure même où il nous apprend à gérer plus prudemment nos croyances en nous faisant suspecter tout discours de relever de la “fable”⁽⁵⁰⁾. »

ÉLABORATION

Il faut noter, néanmoins, qu’aucun des deux objectifs précédents « ne nous donne d’indication sur le type de plus-value qu’on gagne à *étudier* un texte plutôt qu’à le lire. » Pour répondre à une telle interrogation légitime, il est nécessaire de rappeler qu’étudier une fiction littéraire, dans une classe, c’est participer à l’élaboration du sens, lequel « contribue activement [...] au frayage de nos devenirs individuels et collectifs ». Une rapide méditation sur « les échos dont résonne ce terme d’*élaboration* » permet à Yves Citton de justifier cette assertion. En effet, du latin, *labor*, il faut « garder l’idée d’un *travail*, qui prend du temps, qui demande une certaine discipline et profite d’une certaine virtuosité patiemment (quoique joyeusement) cultivée à force d’exercices multiples et divers. » En revanche, de l’anglais *labor*, on peut retenir que ce travail, orienté certes vers les peines, l’est « surtout vers l’exaltation d’un *accouchement* : compléter ce que le texte ne fait qu’esquisser, c’est contribuer à faire naître une des formes de vie dont il est porteur. » Il s’ensuit que l’on peut considérer et faire en sorte que dans la classe l’étude littéraire soit « une *é-laboration* du sens, en ce que ce sens n’est jamais donné par le texte lui-même, mais toujours *tiré de lui* (*ex-*), parfois aux forceps, par une activité interprétative. »

Il est, donc, opportun de ne pas confondre « *lecture* » et « *interprétation* », car, si entre ces deux activités il existe, à l’évidence, une différence de degré, celle-ci se transforme rapidement en différence de nature. En effet, « la plupart des “grands” textes littéraires ne déploient leur puissance propre qu’à une étude attentive, méticuleuse, patiente et systématique ». Toute l’expérience du travail herméneutique montre que l’étude littéraire exige le plus souvent « une certaine lenteur, des va-et-vient constants entre les différentes parties du texte, une prise de notes, une systématisation de ces notes, des retours ultérieurs au texte pour préciser compléter la cohérence de l’interprétation, ainsi que tout un travail d’ajustement entre les mots employés par le texte et les mots employés par l’herméneute pour rendre compte de son interprétation. » C’est à cette condition que le travail d’interprétation, en affinant et en prolongeant les intuitions appréhendées par une première lecture rapide, conformément à la dynamique de tout cercle herméneutique, aura la possibilité de faire « émerger des suggestions capables d’opérer des déplacements inédits dans la conscience du lecteur, d’ouvrir des latéralisations insoupçonnées, de pousser à des reconcaténations *a priori* choquantes entre des affections incompatibles, de nous donner une perspective rafraîchie sur les ambivalences de telle valeur, à laquelle on croyait pouvoir souscrire aveuglément⁽⁵¹⁾. »

(50) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 211.

(51) *Ibid.*, pp. 211-213.

INNOVATION

« Le premier fruit de cette élaboration de sens permise par le temps, l'effort et la virtuosité particulières consacrés à l'interprétation littéraire peut consister en la production de "choses" nouvelles. » En effet, selon Yves Citton, un des mérites principaux des études littéraires consisterait à développer chez ceux qui s'y adonnent une capacité d'innovation incomparable⁽⁵²⁾. Car s'il est admis que les fictions, nécessairement incomplètes par rapport au monde qu'elle représente, « ne nous donnent que des *ébauches* de mondes possibles », les études littéraires, quant à elles, peuvent être conçues comme « contribuant à faire avancer ces ébauches le long de la chaîne de production du possible en réalité actuelle. » Il convient, à ce propos, rappelle Yves Citton, de se référer aux travaux de Gabriel Tarde pour démystifier ce que l'on entend par « innovation ». En effet, « celle-ci ne consiste pas à sortir de son chapeau un être absolument inédit, créé de toutes pièces par notre originalité, mais à recombinaison (un peu) différemment des mots et des idées qui circulent déjà indépendamment autour de nous. » Pour le sociologue, l'invention est avant tout « une rencontre de rayonnements imitatifs⁽⁵³⁾ ». Donc, eu égard à la conception de l'interprétation littéraire qui est développée dans l'ouvrage d'Yves Citton, on comprend que tout travail herméneutique constitue la meilleure école possible pour apprendre à être innovant. En effet, étudier littérairement un texte, cela ne consiste « ni à *retrouver* quelque déjà fait », « ni à *inventer* quelque chose d'absolument inédit (comme pourrait prétendre le faire une rêverie poétique) ». Mais, bien au contraire, l'interprète ne fait que redire quelque chose que le texte a déjà asserté, et son travail consiste essentiellement « à faire se rencontrer des rayonnements imitatifs de provenances diverses (un texte littéraire croisé avec une question politique, philosophique, éthique ou esthétique), en espérant que cette interfécondation porte des fruits capables de renouveler notre façon de considérer des objets qui, indépendamment l'un de l'autre, peuvent parfaitement être des lieux communs. » Tel est l'enjeu premier, je le rappelle, de la lecture actualisante, qui recherche à faciliter une telle interfécondation. Et elle le fait « en visant une double adéquation, face, d'une part aux mots du texte et face, d'autres part, aux intérêts, aux incertitudes et aux besoins de notre situation actuelle⁽⁵⁴⁾. »

INDIVIDUATION

Ce type d'élaboration n'est pas sans rappeler les processus collectif de « frayage des possibles⁽⁵⁵⁾ ». En effet, la première lecture de la fiction et les phénomènes d'immersion qui lui sont afférents (figuration iconique, émotion, juge-

(52) Le petit ouvrage de Marc Escola (*Lupus in fabula. Six façons d'affabuler La Fontaine*, Paris, PUV Saint-Denis, 2003) est à ce sujet exemplaire par les pistes d'innovation et d'invention qu'il propose.

(53) Gabriel Tarde, *La Logique sociale* [1893], Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1999, chapitre IV « Les lois de l'invention », pp. 247-330.

(54) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 213-214.

(55) « Frayage : phénomène au fil duquel, lorsqu'un chemin a été initialement tracé par un individu, les individus suivants se trouveront spontanément amenés à suivre ce même chemin, à approfondir son tracé par leur passage et donc à augmenter encore son attractivité pour ceux qui viendront plus tard. » *Ibid.*, p. 341.

ments...) « ne font qu'ébaucher des mondes (extensionnellement incomplets) dont il appartient à l'élaboration herméneutique de compléter et de préciser les lignes (en sollicitant les ressources de sa relative saturation intensionnelle). » L'interprète est donc mis face à des questions qui sont essentielles dans la fabrication de mondes qu'il juge habitables par lui. Et ce faisant, simultanément, s'élaborent son interprétation du roman et sa propre individuation, conçue comme ce processus sans fin par lequel un sujet constitue et intensifie son individualité et sa singularité ⁽⁵⁶⁾. Dans une société comme la nôtre où règnent inextricablement mêlées *misère symbolique* ⁽⁵⁷⁾ et culture *mainstream* ⁽⁵⁸⁾ – cette « culture qui plaît à tout le monde » et qui rapporte de colossaux profits aux concepteurs-diffuseurs de cet *entertainment* mondialisé –, il est donc légitime de penser que les « études littéraires ouvrent un espace privilégié dans lequel les individus peuvent se constituer le type de repères nécessaires à l'affirmation, à la construction, à l'exploration de leur singularité ⁽⁵⁹⁾. »

COLLECTIVISATION

On comprend, dès lors, que dès « qu'elles sont discutées collectivement, par exemple dans une salle de classe », les questions que l'on pose à un texte littéraire « deviennent l'occasion de processus d'individuations collectives aussi bien que personnelles. » Le travail herméneutique, en effet, ne se fait pas tout seul, en solitaire, dans son coin. Bien au contraire, il se situe dans « un espace absolument unique et infiniment précieux de gestion collective des croyances et des affects. » Nous l'avons vu, c'est aux lecteurs de formuler les questions qu'ils peuvent poser au texte, et c'est là une « occasion unique d'intégrer les différences entre individus dès la formulation des questions que l'on tentera de résoudre ensemble ». Et cette situation est loin d'être neutre d'un point de vue politique, car on fait tous les jours l'expérience que la véritable démocratie consiste à « s'emparer du pouvoir de poser les questions qui comptent », au lieu de se contenter de répondre à celles qu'un autre aura formulées en fonction de ses intérêts propres. Et « lorsqu'un ensemble d'individus différents, en provenance de milieux ou de cultures diverses, entreprennent d'interpréter un même texte, il s'ouvre un espace de parole et de débat unique en ceci que chacun peut être impliqué dans la façon dont on formulera les questions qui apparaissent comme "importantes" à son contact ⁽⁶⁰⁾. » On voit donc qu'interpréter ensemble, dans une

(56) Voir en particulier : Michèle Petit, *Éloge de la lecture. La construction de soi*, Paris, Belin, 2002.

(57) Cf. <http://libertaire.free.fr/BStiegler01.html>. Bernard Stiegler (« De la misère symbolique », *Le Monde* du 10.10.03) note : « Or je crois que, de nos jours, l'ambition esthétique à cet égard s'est largement effondrée. Parce qu'une large part de la population est aujourd'hui privée de toute expérience esthétique, entièrement soumise qu'elle est au conditionnement esthétique en quoi consiste le marketing, qui est devenu hégémonique pour l'immense majorité de la population mondiale – tandis que l'autre partie de la population, celle qui expérimente encore, a fait son deuil de la perte de ceux qui ont sombré dans ce conditionnement. »

(58) Cf. Frédéric Martel, *Mainstream. Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde*, Paris, Flammarion, 2010.

(59) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., pp. 215-216.

(60) *Ibid.*, pp. 217-218.

classe, des textes littéraires pourrait devenir l'un des moyens les plus fiables et les plus pérennes pour constituer des *communautés interprétatives* aussi peu normatives que possibles, car fondées sur l'engagement participatif, la rationalité communicative de tous les participants et la reconnaissance et la valorisation des différences.

DIALOGISATION

La micro-culture scolaire qu'implique le type d'études littéraires préconisées dans l'ouvrage d'Yves Citton n'est pas compatible avec un modèle pédagogique purement transmissif et frontal, tel qu'il peut s'exemplifier dans le cours magistral et/ou dans la pratique qui consiste pour le professeur à écrire un résumé exhaustif de son cours au tableau sous forme de notes que doivent recopier intégralement les élèves, pour les restituer au prochain contrôle. Il ne s'agit pas, bien évidemment, de nier l'importance que peut avoir un cours magistral, moyen précieux et irremplaçable pour informer, structurer, cadrer et articuler une pensée dans sa cohérence interne. Mais, estime Yves Citton, sa place est « ailleurs », c'est-à-dire à l'écrit, dans les livres, les articles auxquels le professeur peut renvoyer ses élèves. En revanche, la constitution de collectivités interprétatives scolaires ne peut s'envisager que sous forme de groupes de discussion. Il s'agit de faire « des enseignements littéraires des lieux de *conversation* plutôt que des exercices d'éloquence magistrale ». S'il y a à chercher un « modèle du type de sociabilité vers lequel devrait se tourner l'enseignement littéraire », il se trouverait, à coup sûr, du côté des « cercles de lecture » ou des « clubs de lecture » informels⁽⁶¹⁾. Avec cette différence toutefois que la « discussion », dans l'espace de la classe, serait encadrée, « structurée, informée, orientée, disciplinée, manipulée, machinée en sous-main par la pensée d'un enseignant, qui ne ferait généralement que se servir des espaces de dialogue pour mener les étudiants à aboutir par eux-mêmes aux conclusions où il entendait dès le début les conduire (par une forme de “suggestion” qui fait de leur participation active un vecteur de sa “conduction”)⁽⁶²⁾. » Le gain de cette procédure conversationnelle, qui présuppose l'égalité des intelligences⁽⁶³⁾, est double : d'une part, « un gain d'*approfondissement argumentatif* » pour tous les élèves et leur professeur soumis aux risques de la conversation et à ses rebondissements, qui sont de ce fait mis alors dans l'obligation d'enrichir leurs argumentaires ; et d'autre part « un gain de *virtuosité* ».

(61) Pour une approche pédagogique, voir : Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch, *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs*, Centre Georges Pompidou, 1996, 78-109 ; Serge Terwagne, Sabine Vanhulle et Annette Lafontaine, *Les Cercles de lecture. Interagir pour développer ensemble des compétences de lecteurs*, Bruxelles, De Boeck, 2001 ; Marlène Lebrun, « L'émergence et le choc des subjectivités de lecteurs de la maternelle au lycée grâce à l'espace interprétatif ouvert par les comités de lecture », in Annie Rouxel et Gérard Langlade, *Le Sujet lecteur*, p. 329-341. Pour une approche plus sociologique voir : Jérôme Vidal, *Lire et penser ensemble. Sur l'avenir de l'édition indépendante et la publicité de la pensée critique*, Paris, Ed. Amsterdam, 2006.

(62) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, op. cit., p. 220.

(63) Il faudrait relire à ce sujet et tirer profit du beau livre de Jacques Rancière, *Joseph Jacotot, Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.

Le *gain de virtuosité* représente le « deuxième avantage principal de la maïeutique interactive par rapport à l'enseignement par endoctrinement magistral ». En effet, toute conversation, comme on le sait, doit assumer et gérer des risques et des dérives nombreux : des hors-sujets, des répétitions, des rebondissements, etc. Aussi le professeur comme l'élève doivent-ils acquérir une certaine « capacité d'improvisation », couplée à celle de penser à haute voix en interaction avec et pour les autres. Le modèle d'une telle activité, qui n'a rien à voir avec la profération du n'importe quoi, est à rechercher du côté des musiciens de free jazz⁽⁶⁴⁾, car « comme l'instrumentiste, le critique littéraire "travaille" à *actualiser* quelque chose qui a été écrit par un autre, à le faire être dans et pour le public présent ». Et dans les deux cas – celui du musicien qui improvise et celui de l'herméneute qui interprète –, ce qui est produit trouve sa fin en lui-même, c'est-à-dire ne trouve pas à s'objectiver dans des traces pérennes, contrairement à l'écrit. Créer ensemble et « *se singulariser par le fait même de produire ensemble une interprétation collective* »⁽⁶⁵⁾ au sein d'une énonciation collective, tels sont les enjeux de ce talent d'improvisation et ce – je le répète, parce que c'est essentiel – tant pour les élèves que pour leurs enseignants.

« Finançons les études littéraires »

Si l'on suit les analyses d'Yves Citton, on ne peut qu'être convaincu que les études littéraires sont loin d'être « inutiles » et que, bien au contraire, elles mériteraient que les pouvoirs publics aient le souci de les promouvoir et de les financer. Et comme l'auteur de *Lire, interpréter, actualiser* le dit avec force, il faut le faire :

- « si nous voulons vivre dans des collectivités de lecteurs cultivés » ;
- « si nous voulons réduire l'emprise des fondamentalismes au sein de nos collectivités » ;
- « si nous voulons promouvoir notre capacité à élaborer du sens selon les procédures complexes que requiert la complexité de nos formes de vies actuelles, et dont l'interprétation littéraire constitue le meilleur terrain d'exercice » ;
- « si nous voulons promouvoir simultanément une source d'innovations spécifiques (produites par l'élaboration des chimères) et, ce qui n'est pas moins précieux, une gymnastique mentale qui entraîne l'esprit à la pratique de l'innovation » ;
- « si nous voulons favoriser et enrichir les processus d'individuation symbolique qui permettent à chacun de constituer, de renforcer et de raffiner sa singularité » ;

(64) Pour une analyse politique de cette nouvelle forme de travail « postfordiste », voir Paolo Virno, *Grammaire de la multitude. Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2002.

(65) Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, *op. cit.*, pp. 223-226.

- « si nous voulons cultiver des processus de participation démocratique capables de donner lieu à une acculturation commune s’enrichissant de façon conviviale des singularités qu’elle cultive » ;
- « si nous voulons mener, à partir du mode d’interaction régissant l’espace de nos salles de classe, des politiques émancipatrices basées sur le postulat de l’égalité des intelligences – politiques qui constituent le meilleur moyen de renforcer et d’affiner notre nationalité collective » ;
- « si nous voulons favoriser le développement d’une virtuosité improvisatrice qui devient de plus en plus utile et nécessaire avec l’accroissement de complexité de nos modes d’interactions sociales, en ce qu’elle permet un ajustement en temps réel de la pensée à ses conditions immédiates de diffusion et de production collective ⁽⁶⁶⁾ ».

(66) *Ibid.*, pp. 210, 211, 213, 215, 216, 218, 223 et 227.